



HAL
open science

Le sanctuaire d'Isis au Municipium Claudium Baelo

Laurent Bricault

► **To cite this version:**

Laurent Bricault. Le sanctuaire d'Isis au Municipium Claudium Baelo. *Journal of Roman Archaeology (JRA)*, 2010, 23, pp.681 - 688. <hal-01817194>

HAL Id: hal-01817194

<https://hal.science/hal-01817194v1>

Submitted on 22 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le sanctuaire d'Isis au *Municipium Claudium Baelo*

Laurent Bricault

SYLVIE DARDAINE, MYRIAM FINCKER, JANINE LANCHÀ, PIERRE SILLIÈRES, *BELO VIII. LE SANCTUAIRE D'ISIS*. I: TEXTE. II: PLANCHES (Collection de la Casa de Velázquez, volume n° 107; Madrid 2008). Pp. x + 282, figs. 113, pls. III hors texte. ISSN 1132-7340; ISBN 978-84-96820-14-2. EUR. 65.

Le site de Belo/Bolonia, situé sur la commune de Tarifa, dans l'actuelle province de Cadix, fut longuement occupé durant l'Antiquité, d'abord par les Phéniciens et les Carthaginois, puis par les Italiens au cours du II^e s. av. J.-C. Diverses activités liées à la mer (commerce maritime, pêche, salaisons, fabrication du *garum*) firent la prospérité, plusieurs siècles durant, de ce port de la rive nord-ouest du détroit de Gibraltar, à quelques kilomètres seulement des côtes africaines, juste en face de *Tingis* (Tanger), capitale de la Maurétanie Tingitane. Au milieu du I^{er} siècle apr. J.-C., la cité fut promue par Claude au rang de municipes de citoyens romains et prit le nom de *Municipium Claudium Baelo*. Son occupation est encore attestée au VII^e s., notamment par des trouvailles monétaires et surtout céramiques.

Les ruines de *Baelo Claudia*, visibles en surface sur une superficie non négligeable, attirèrent, au début du XX^e s., l'attention de P. Paris, alors directeur de l'École des Hautes Études Hispaniques, qui y dirigea entre 1917 et 1921 quatre campagnes de fouilles en collaboration avec G. E. Bonsor, rapidement publiées en 1923 (la zone urbaine) et 1926 (la nécropole).¹ Après un long oubli, les fouilles reprirent en 1966 avec une première campagne dirigée par Cl. Domergue, et se poursuivirent chaque année (sauf en 1989) jusqu'en 1990. Les passionnants résultats de ces 24 campagnes de fouilles sont publiés depuis 1973 par la Casa de Velázquez.

Consacré au sanctuaire d'Isis, ce volume se présente sous la forme d'un élégant coffret comprenant deux tomes. Le premier, illustré de 129 précieuses photographies, dont plusieurs en couleurs, et figures au trait (et non 113, car il y a de nombreux petits a, b, c, d), livre le texte de la publication, tandis que le second renferme trois grandes planches dépliantes hors-texte qui fournissent un remarquable plan détaillé de l'espace analysé, accompagné de dessins des principales coupes stratigraphiques. Outre les quatre auteurs des trois grandes parties structurant l'ouvrage, de nombreux collaborateurs ont apporté leur contribution à cette très riche publication, superbement mise en pages.

L'Introduction (p. 1-10) permet à S. Dardaine, M. Fincker, J. Lancha et P. Sillières de rappeler l'implantation, l'environnement et l'organisation générale du sanctuaire d'Isis, situé sur la terrasse qui domine le forum, au nord-est de celui-ci (plan général de la ville hispano-romaine de Belo, p. 3, fig. 2), dans le prolongement oriental du Capitole et occupant un espace de 29.84 x 17.80 m, soit 100 pieds sur 60 (plan fig. 6). Presque quatre décennies depuis la découverte initiale du monument (alors dénommé temple D) en 1970 auront été nécessaires pour permettre la réalisation de l'ouvrage qui nous est proposé et qui s'appuie sur une impressionnante série de rapports préliminaires et de publications ponctuelles. Trois axes directeurs ont guidé les fouilles à l'intérieur et aux abords du temple: mise au jour intégrale du monument; pratique de sondages à l'intérieur du bâtiment; et décapages à l'extérieur de l'enceinte.

Jouxant le Capitole, le sanctuaire, aujourd'hui entièrement dégagé, qui ne fut identifié comme isiaque qu'en 1983 suite à la découverte de deux inscriptions situées devant la première marche de l'entrée conduisant au temple, est délimité par une enceinte rectangulaire qui l'isole du reste de la cité et dont l'unique entrée se localise au sud. À l'intérieur de cette enceinte, on découvre un portique, une cour, le temple lui-même et plusieurs pièces à l'arrière de celui-ci.

La première partie de l'ouvrage (p. 11-65), intitulée "Archéologie et histoire du monument" et due à la plume de Sillières, s'ouvre sur une présentation exhaustive de la documentation archéologique (p. 11-43), riche de nombreux tableaux qui accompagnent un exposé clair et précis

1 Pour une synthèse sur l'historique des fouilles, cf. P. Sillières, *Baelo Claudia. Une cité romaine de Bétique* (Madrid 1996) p. 43-45.

des coupes stratigraphiques (p. 11-21), des sondages effectués sous les sols du sanctuaire (S1-S6) et des fouilles en bordure de celui-ci (S7-S9), ces derniers étant figurés à l'aide de rigoureux et bienvenus schémas en plan ou en coupe (p. 22-43).

Ces relevés archéologiques précis nourrissent l'histoire de ce lieu de culte (p. 44-65). Trois grandes phases d'occupation de cette partie de la terrasse nord du forum, centrées sur le sanctuaire isiaque lui-même et déterminant un avant et un après-sanctuaire, ont été distinguées par les fouilleurs.

Le bâtiment consacré à Isis s'est élevé sur un terrain déjà occupé par une ou plusieurs constructions, comme le montrent quelques murs et sols retrouvés sous le niveau du sanctuaire (fig. 17, p. 44). Le mobilier archéologique recueilli dans les remblais d'installation (p. 44-49) permet de dater ces constructions du tout début du 1^{er} s., sans doute entre 10 et 20 apr. J.-C., mais non de les identifier. Elle(s) aurai(en)t été détruite(s) lors du tremblement de terre qui secoua la ville probablement dans les dernières années du principat de Claude. Aux p. 48-49, l'auteur énonce toutefois, avec une grande prudence il est vrai, que ces constructions ont pu correspondre à un premier *Iseum*, et il avance quelques arguments, des indices plutôt, qui permettraient d'aller en ce sens: la première organisation de la terrasse des temples a pu être semblable à celle de l'époque néronienne; le caisson de la chambre souterraine du puits, le foyer de la cour pourraient déjà appartenir à la période tardo-augustéenne; dans la couche antérieure au sanctuaire, on a retrouvé un scarabée; enfin, la chronologie de la diffusion des cultes isiaques en Méditerranée occidentale autoriserait une telle identification. Cela ne me semble guère convaincant. Même en admettant une organisation similaire de la terrasse avant et après le tremblement de terre (ce qui est de pure hypothèse), même en acceptant l'idée d'un puits et d'un foyer antérieurs à la reconstruction de cet espace, rien n'implique que celui-ci ait pu être consacré à Isis, et certainement pas la présence d'un scarabée. Quant à l'argument chronologique, il est peu pertinent, tant les constructions isiaques furent rares dans les premières décennies de l'Empire.

Dans les années qui suivent le tremblement de terre, un nouvel édifice voit le jour à l'est du Capitole, que les fouilleurs identifient (p. 50) à un *Iseum* datable du principat de Néron. L'argument principal repose sur l'analyse des sols et la découverte, sous le hérisson de pierres du sol de la *cella*, d'une coupelle barbotinée Drag. 35, que l'on a commencée à produire en Gaule vers 60 apr. J.-C., ce qui constitue le *terminus post quem* pour la pose de ce sol, qui serait ainsi à dater entre 60 et 65 apr. J.-C. La coupelle Drag. 24-25, également datée entre 60 et 65 apr. J.-C., retrouvée dans la salle P3 située au fond du sanctuaire, et l'absence de coupelle de type Drag. 37 représenteraient le *terminus ante quem* pour la mise en service de celui-ci. Le sanctuaire isiaque aurait donc été dédié lors des dernières années du règne de Néron. Ces considérations appellent deux remarques. Si le bâtiment antérieur était déjà un lieu de culte isiaque, pourquoi aurait-on attendu le milieu des années 60 pour le reconstruire quand une bonne partie de la ville était déjà relevée à la mort de Claude, dix ou quinze ans plus tôt? Si les coupelles conduisent à une datation à la fin du principat néronien, avec un *terminus post quem* convaincant, mais un *terminus ante quem* qui l'est beaucoup moins, pourquoi ne pas envisager (ce qui serait beaucoup plus probant sur le plan historique) une mise en service du sanctuaire dans les toutes premières années de la période flavienne, dont on sait aujourd'hui qu'elle marque véritablement le début de la seconde diffusion isiaque en Occident? Non seulement l'intérêt de Néron pour les cultes isiaques est considérablement moindre qu'on ne l'a longtemps cru, mais, à l'inverse, la fondation d'édifices isiaques, où la déesse est d'ailleurs souvent associée à la Magna Mater, dès les premières années du principat de Vespasien (Rome, Bénévent, Mayence, *Virunum*, Herculaneum, etc.), est particulièrement éloquente. Le temple avait d'ailleurs été daté jusque-là du règne de Domitien, comme il est rappelé p. 50 n.54.

Quelques traces laissées ici et là dans les salles du fond, dans la pièce partiellement semi-enterrée P3, et dans le foyer de la cour illustrent les deux siècles durant lesquels le sanctuaire isiaque fut en activité: des petits objets en céramique, tous antérieurs au III^e s.; 80 lampes (fig. 19), dont aucune ne présente de motif isiaque, toutes du II^e s.; 11 monnaies de bronze, dont 5 ont pu être parfaitement identifiées (des as de Caligula, Trajan et Hadrien, un as encore [et non un sesterce] de Faustine l'Aînée; fig. 20, p. 52), trouvées dans le foyer cultuel de la cour. Seules de rares traces de réparations, d'aménagements ou de rénovations ont pu être repérées sur la

bordure orientale du sanctuaire. Mais nulle inscription, nul relief, nul élément statuaire d'importance n'y fut retrouvé, signe probable de leur déménagement consécutif au tremblement de terre qui mit à bas l'édifice au milieu du III^e s.

En effet, comme pour les trois temples voisins du Capitole, l'abandon du sanctuaire est à placer vers 250 apr. J.-C. ou peu après, et non vers le milieu du IV^e s. comme on le pensait jusqu'alors (p. 54). Un nouveau séisme a dû avoir raison du temple, qui s'est effondré comme bien d'autres monuments de la cité (p. 54-56). Les traces d'une tentative de restauration sont toutefois visibles. Comme pour le *macellum*, les habitants de *Baelo Claudia* avaient pris la peine de ranger les blocs effondrés (p. 56-60 et 149-152). C'est aussi certainement pourquoi les deux plaques à empreintes de pieds et portant les dédicaces ayant permis l'identification de ce lieu de culte, brisées en de très nombreux morceaux lors du tremblement de terre du milieu du III^e s., furent recouvertes d'une couche de mortier de tuileau, dans l'attente vraisemblable d'une reconstruction qui n'arriva jamais. Sans doute de nouvelles secousses sismiques, des répliques probablement, mirent-elles un terme à ces initiatives, et le sanctuaire fut alors abandonné.

Après une longue période d'abandon, l'intérieur de l'enceinte de l'ancien sanctuaire fut réoccupé par un habitat pauvre, entre le IV^e et le VII^e s., comme le laisse entendre la sigillée découverte sur place (p. 60-65). Cinq salles ont été identifiées, aux murs en blocs de remploi et probablement en pisé, et s'appuyant sur les parties anciennes du sanctuaire restées debout, mais il est difficile de décider si elles appartinrent à une même maison ou à plusieurs bâtiments séparés. Au Moyen Âge, l'épierrement du site servit aux paysans de la région pour leurs champs (p. 70).

La deuxième partie de l'ouvrage, œuvre de M. Fincker, est consacrée à l'étude architecturale du sanctuaire (p. 67-152). Elle est à compléter par les pl. I-III du vol. II. C'est la pièce de résistance du volume et l'on ne peut que saluer la qualité d'un travail qui longtemps, à n'en pas douter, servira de référence pour les futurs enquêtes isiaologiques.

Après son abandon au III^e s., le sanctuaire a subi de nombreuses dégradations, du fait des hommes mais aussi d'un terrain argileux souvent gorgé d'eau qui a abîmé et même parfois complètement désagrégé les matériaux utilisés pour sa construction. Semblable en cela aux édifices voisins que sont, par exemple, le Capitole et le *macellum* (p. 71), le sanctuaire isiaque fut édifié avec des blocs de calcarénite, des moellons de calcaire recouverts d'un stuc blanc, sans la moindre trace de peinture, et, pour les architraves, du bois, lui aussi stucqué. Un mortier rose fut employé pour les sols. Bâti en un lieu exceptionnel, au cœur de l'espace public, sur la même esplanade dominant le forum que l'ensemble capitolin, il était toutefois, assez paradoxalement peut-être, de dimensions et de facture bien modestes.

L'étude architecturale s'organise en trois temps, qui correspondent à trois zones allant du sud au nord: l'accès au sanctuaire; la cour et ses bâtiments; les trois salles annexes.

Pour Fincker, le sanctuaire fut conçu selon un cahier des charges très précis, obéissant aux impératifs propres au culte d'Isis. On n'explique pas autrement la présence d'un mur d'enceinte aussi élevé (p. 78, la hauteur restituée est de plus de 6 m), avec une unique entrée au sud, à laquelle on accédait par une rampe, voire un escalier, encadrée par deux caissons carrés symétriques sans ouverture, dont la signification pose problème (p. 71-75). L'auteur rapproche avec raison ces deux tours latérales des fondations des deux massifs symétriques de plan carré repérés par G. Pesce lors de sa fouille du temple de Sabratha.² Comme pour l'un des temples isiaques de Soli (Chypre), elles pourraient ne pas correspondre à un pylône, mais plutôt aux môles des temples égyptiens. Rappelons toutefois l'existence de ces portes monumentales à avant-corps marquant l'entrée de certains sanctuaires isiaques hors d'Égypte, comme l'attestent plusieurs inscriptions d'Ambryssos, Hyampolis, Thessalonique et Délos (*RICIS* 106/0101, 106/0301, 113/0519 et 202/0257). Contrairement à l'auteur, je ne suis pas certain que leur fonction soit purement décorative. Certes, si les tours dépassaient la hauteur du mur d'enceinte, elles ajoutaient à la mystérieuse majesté d'un temple enfermé, mais elles présentaient aussi un aspect

2 G. Pesce, *Il tempio d'Iside in Sabratha* (Monog. Arch. Lib. IV, 1953).

beaucoup plus utilitaire. Ainsi, sur la mosaïque de Palestrina (p. 173 fig. 85), une semblable tour s'orne à son sommet d'une grande jarre de couleur or destinée à recueillir cette eau de pluie si précieuse dans le culte.³ À la p. 72, il est sans doute prématuré voire imprudent d'appeler *Serapeion* le complexe égyptisant élevé à Marathon par Hérode Atticus sur ses terres.⁴

Une fois la porte franchie, on pénètre dans une cour entourée d'un portique qui relie, entre autres, l'entrée aux trois pièces situées à l'arrière (P1-P3). Celui-ci comportait 14 colonnes (4 sur 5), dont 9 des bases, de type attique sans plinthe, ont été retrouvées, ainsi que 6 des chapiteaux, de style corinthien, autorisant une intéressante restitution du portique (p. 94, fig. 44). Le temple s'inscrit dans la cour en empiétant sur ce portique, du côté nord. Élément central du sanctuaire, il présente une architecture classique. Surélevé par un podium, il se compose d'un escalier menant au *pronaos*, donnant lui-même accès à la *cella*, constructions dont seuls les soubassements des murs sont encore en place. L'étude des vestiges de sommiers, des claveaux et des corniches d'architrave permet à Fincker de proposer une restitution convaincante du temple en trois dimensions (p. 112, fig. 56). On note (p. 83) l'absence totale de blocs d'architecture ou de frise, qui devaient être de bois et non de pierre. Seul l'emploi de stuc aura permis de donner, lors de la finition, une impression d'unité à un ensemble architectural somme toute de piètre qualité.

Deux piédestaux encadrent de part et d'autre l'escalier d'accès au temple. L'auteur songe à placer, sur l'un d'entre eux, le sphinx (p. 127, fig. 66), aujourd'hui fragmentaire, découvert à proximité, par analogie avec la disposition observable sur l'une des fresques figurant le temple isiaque d'Herculanum (p. 170, fig. 83).⁵ De petite taille, acéphale et ayant perdu ses pattes avant, ce sphinx portait le *némès*, comme l'indiquent les ondulations caractéristiques de cette coiffe royale visibles sur les épaules. Un second sphinx a pu figurer sur l'autre piédestal. En revanche, la proposition d'y placer en outre deux obélisques me semble peu pertinente. Non seulement la qualité des matériaux utilisés dans le sanctuaire permet de douter d'y avoir jamais vu s'ériger le moindre obélisque, mais une telle disposition n'est pour le moment jamais attestée hors d'Égypte. Ainsi, à Herculanum ce sont deux palmiers qui encadrent l'accès au temple. Deux autres petits socles bâtis ont été mis au jour dans la cour, l'un à proximité du foyer, l'autre à l'ouest du temple, qui ont pu servir de bases pour des statues dont il ne reste rien.

Devant le temple se dressaient un autel et un foyer. Parfaitement aligné sur le temple, l'autel est placé au centre de la cour (p. 125).⁶ Le foyer, quant à lui, était situé au sud-est (p. 121). On y a retrouvé, mêlés, des restes végétaux et animaux, fruits du pin parasol, pépins de figuiers, noyaux de dattes, os de poulets (mais aucune tête⁷), et des monnaies. Cet ensemble, complété par celui découvert dans la salle arrière du sanctuaire (p. 134), est analysé dans deux passionnantes annexes placées en fin d'ouvrage, l'une (due à M. P. Ruas) consacrée aux "Offrandes de fruits à Isis" (p. 222-230), l'autre (Y. Lignereux et J. Peters) aux "Ossements d'oiseaux recueillis dans le foyer du sanctuaire d'Isis" (p. 231-234), qui illustrent tout l'intérêt des enquêtes ostéologiques et carpologiques. Le sud de l'Espagne a pu fournir pignons de pin et figues, mais les dattes devaient être importées. Si les os les plus nombreux sont des os de poulets, on ne relève la trace que d'une seule oie, volatile pourtant traditionnellement consacré à Isis. Les auteurs en concluent, outre la rareté potentielle de cet oiseau en Bétique, que les rites sacrificiels ont dû s'adapter aux possibilités locales d'approvisionnement, et sans doute, ajouterais-je, aux moyens financiers des dévots, sans négliger non plus le fait que les oies, hors d'Égypte, ont pu éventuellement être réservées aux prêtres et aux seuls initiés.⁸ Plusieurs études récentes ont été

3 P. G. P. Meyboom, *The Nile mosaic of Palestrina* (Leiden 1995) p. 35 et n. 46.

4 Voir I. Dekoulakou, "Le sanctuaire des dieux égyptiens à Marathon," dans L. Bricault (éd.), *Bibliotheca Isiaca II* (à paraître).

5 Corriger en ce sens le renvoi inapproprié de la note 95 p. 126 aux figg. 85-86 de la p. 173.

6 À Herculanum, rien ne permet d'identifier le personnage qui entretient la flamme à un *pastophore*, comme il est écrit p. 125.

7 Cf. Hérodote (2.39-40), qui indique que les victimes consacrées à Isis étaient vidées et préparées avant d'être jetées dans le foyer.

8 P. P. Koemoth, "Autour du prêtre isiaque figuré dans le calendrier romain de 354," *Latomus* 67 (2008) 1000-9.

menées sur de semblables trouvailles archéologiques, comme à *Mogontiacum*⁹ ou à Délos.¹⁰ Précieux aussi sur le sujet sont un règlement du sanctuaire isiaque de Priène (*RICIS* 304/0802), daté *ca.* 200 av. J.-C., qui précise les modalités des sacrifices de poulets effectués pour Isis, Sarapis et Apis par un prêtre égyptien, et un important passage de Pausanias (10.32.13-18) dans lequel le Périégète décrit les fêtes en l'honneur d'Isis qui se déroulaient à Tithorée, en Phocide, deux fois l'an.¹¹

Deux autres structures découvertes dans l'enceinte du sanctuaire illustrent l'importance de l'élément liquide dans la liturgie isiaque. À l'ouest du foyer, devant l'autel, on remarque un bassin rectangulaire de 160 cm de long pour 69 cm de large et profond de 65 cm (p. 116), dont l'eau s'évacuait vers l'égout du *cardo* oriental par une tuyauterie de plomb partiellement retrouvée, tandis qu'au sud-ouest du portique, au fond d'une chambre souterraine, se trouvait un puits à alimentation permanente, identifié à un nilomètre, auquel on accédait par un escalier de 7 marches (p. 119-120).¹²

L'étude architecturale du sanctuaire s'achève avec l'examen de trois salles annexes (P1-P3) situées au nord, derrière le portique. La pièce P1, la plus à l'ouest, est identifiée à une cuisine, ce qu'elle fut peut-être. Dépourvue de tout matériel et de toute décoration, la pièce P2 pourrait avoir été une chambre ou une salle de banquet, comme à Pompéi. La pièce P3, la plus spacieuse des trois (p. 131, fig. 68 et p. 136-137, fig. 71-72), pose davantage de problèmes encore quant à son identification. Pour y entrer, il faut s'engager dans une sorte de couloir-vestibule en chicane qui masque l'entrée véritable de la pièce. Deux petits escaliers permettent, depuis l'intérieur de cette pièce P3, d'accéder à un autre espace, semi-enterré celui-là, qui s'appuie contre le mur ouest et dont la hauteur n'excède pas 1.40 m. Cette sorte de caisson a pu être l'endroit où l'adepte séjournait lors de son initiation, dans l'attente de sa rencontre avec la divinité, ... ou un simple local de rangement. Légèrement décalées à l'est par rapport au centre de la pièce, quatre colonnes encadrent un carré maçonné, vide au centre, et un autel cubique. Pour Fincker (p. 134), ce carré creux pourrait être un *bothros*, une fosse à offrandes aux divinités chthoniennes, ou bien le support permettant de caler au sol un mât en bois. On peut aussi songer, plus simplement, à une sorte de base creuse comme à Pompéi, Ostie et Milet, sise à côté de l'autel et destinée à renfermer les objets cultuels. Deux grandes plaques de plomb, découvertes dans la pièce, suggèrent à Fincker que le toit de la salle était ouvert, ce qui est loin d'être certain. Si l'on admet toutefois cette hypothèse d'une ouverture, ces plaques ont pu jouer un rôle de protection des colonnes contre les étincelles du foyer, mais aussi contre l'eau du ciel. Enfin, plus d'une vingtaine de lampes en terre cuite, portant des motifs dont on peut douter de la "signification isiaque" avancée p. 155 par S. Dardaine et J. Lancha, ont été trouvées dans ce local, où elles ont pu être entreposées pour être utilisées lors de cérémonies ou de processions nocturnes. Contrairement à l'hypothèse récurrente avancée à divers moments du livre par les autres auteurs, qui font de cette pièce une salle d'initiation, Fincker demeure prudente dans ses conclusions (p. 147). Notons enfin que dans ces trois pièces le sol est en terre battue, alors qu'ailleurs, dans le sanctuaire, il est uniformément en *opus signinum* sur hérisson de pierres.

Comme noté plus haut, rares, hélas, sont les trouvailles de statuaire. Hormis le petit sphinx fragmentaire, seul un avant-bras féminin nu, en marbre, a pu être retrouvé à l'arrière de la *cella*.

-
- 9 M. Witteyer et H. Hochmuth, "Holocaustes et autres offrandes alimentaires dans le sanctuaire d'Isis et Magna Mater à Mayence," dans S. Lepetz et W. Van Andringa (éd.), *Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine* (Montagnac 2008) 119-124.
- 10 P. Marinval, "Les offrandes végétales du foyer du Sarapieion C de Délos (Grèce): rapport préliminaire," dans F. D'Andria, J. De Grossi Mazzorin et G. Fiorentino (éd.), *Uomini, piante e animali nella dimensione del sacro* (Bari 2008) p. 133-136; H. Siard, "L'analyse d'un rituel sacrificiel dans le Sarapieion C de Délos," dans V. Mehl et P. Brulé (éd.), *Le sacrifice antique. Vestiges, procédures et stratégies* (Rennes 2008) p. 27-38.
- 11 U. Egelhaaf-Gaiser, "Exklusives Mysterium oder inszeniertes Wissen? Die ägyptischen Kulte in der Darstellung des Pausanias," dans A. Hoffmann (éd.), *Ägyptische Kulte und ihre Heiligtümer im Osten des Römischen Reiches* (Byzas 1; Istanbul 2005) p. 259-280.
- 12 On ajoutera à la bibliographie H. Siard, "L'*hydreon* du Sarapieion C de Délos: la divinisation de l'eau dans un sanctuaire isiaque," dans L. Bricault et al. (éd.), *Nile into Tiber* (Leiden 2007) p. 417-447.

Il a appartenu à une statue d'environ 1.70 m de hauteur, qu'il est évidemment tentant d'identifier à Isis (p. 104-105).

Une annexe reprend utilement tous les blocs d'architecture retrouvés lors des fouilles.

La troisième partie du volume, due à Dardaine et Lancha, s'intitule "Architecture et liturgie dans l'Iséum de Belo" (p. 153-216). Celle-ci est plus problématique, car moins rigoureuse que les précédentes, ne serait-ce que sur le plan méthodologique. Si la Bibliographie utilisée dans l'ouvrage est relativement abondante (p. 237-245), elle s'arrête en 2005 comme le montrent divers passages du texte, elle est utilisée différemment selon les auteurs, et elle néglige parfois certaines études importantes qui auraient pu être utiles au propos des deux auteurs.¹³

Tout d'abord sont republiées les trois inscriptions découvertes dans l'espace sacré et mentionnant le nom d'Isis qui ont permis l'identification du sanctuaire:

La première (p. 156-157; *RICIS* 602/0101), trouvée dans le puits en 1970 et datée du II^e s. apr. J.-C., est incisée sur une plaque de plomb. Il s'agit d'une tablette de *defixio* plutôt que d'une *supplicatio*, appelant le courroux d'Isis myrionyme contre un voleur de literie. Je ne suis pas sûr à ce propos qu'il faille attribuer au règne de Caligula la plus ancienne mention de l'épiclèse myrionyme, en vertu de la datation proposée par A. Martin pour l'inscription *I. Philae* II, 162,¹⁴ et je serai plus enclin à y voir une création d'époque flavienne;

Les deux autres inscriptions (p. 157 et fig. 81-82; *RICIS* 602/0102-0103) sont des dédicaces sur marbre, adressées à Isis *domina* et mises au jour lors des fouilles de 1983. Placées au sol, au pied de l'escalier menant au temple, elles s'accompagnent de l'empreinte de deux pieds gravés tournés vers l'extérieur qui sont certainement, je crois, ceux de la déesse venue à la rencontre de ses dévots. Comme J. Alvar,¹⁵ je ne suis pas du tout certain qu'elles aient été installées là dès le début de la construction, ni qu'elles émanent nécessairement de personnalités éminentes du municipes, comme le proposent les auteurs (p. 157).

On aurait aimé trouver un commentaire plus élaboré sur ces trois inscriptions, si rares vestiges de la vie du sanctuaire, sur les *plantae pedum*, mais aussi sur l'épithète *domina* attribuée à la déesse qui paraît être caractéristique de la péninsule Ibérique où environ 35 inscriptions isiaques sont connues, qui s'étalent au moins du début du I^{er} s. av. J.-C. au III^e voire IV^e s. apr. J.-C. La plus ancienne pourrait être la dédicace bilingue d'*Emporion* (Ampurias) à Sarapis de l'Alexandrin Noumas, lequel n'est pas nécessairement un Égyptien. On peut d'ailleurs souhaiter, avec Dardaine et Lancha, que le sanctuaire isiaque d'Ampurias, qui n'est pas forcément un "temple de Sérapis et, probablement, d'Isis" — déesse dont le nom est seulement restitué dans l'inscription dédicatoire *RICIS* 603/0701, auquel plusieurs publications viennent d'être consacrées¹⁶ — soit un jour publié avec la même acribie que celui de Belo. À *Carthago Nova*, où l'on vient, semble-t-il, de découvrir un sanctuaire isiaque au Cerro del Molinete, ce sont deux émissions monétaires (et non une seule, comme indiqué p. 159) frappées entre 1 et 14 apr. J.-C. qui présentent des symboles isiaques, fait unique en Occident.¹⁷

13 Signalons, par exemple, l'absence dommageable de toute référence à R. Mar *et al.*, *El santuario de Serapis en Ostia* (Tarragona 2001); à M. J. Versluys, *Aegyptiaca romana. Nilotic scenes and the Roman views of Egypt* (Leiden 2002); à D. Steuernagel, *Kult und Alltag in römischen Hafenstädten. Soziale Prozesse in archäologischer Perspektive* (Stuttgart 2004); ou encore à M. Malaise, *Pour une terminologie et une analyse des cultes isiaques* (Bruxelles 2005).

14 A. Martin, "Domitien Germanicus et les documents grecs d'Égypte," *Historia* 36 (1987) p. 78.

15 J. Alvar et E. Muñiz, "Les cultes égyptiens dans les provinces romaines d'Hispanie," dans L. Bricault (éd.), *Isis en Occident* (Leiden 2004) p. 75.

16 J. Ruiz de Arbulo, "Cuestiones económicas y sociales en torno a los santuarios de Isis y Serapis. La ofrenda de Numas en Emporion y el Serapeo de Ostia," dans J. L. Escacena Carrasco et E. Ferrer Albelda (éds.), *Entre dios y los hombres: el sacerdocio en la Antigüedad* (Sevilla 2006) p. 197-227; id. et D. Vivó, "Serapis, Isis y los dioses acompañantes en Emporion: una nueva interpretación para el conjunto de esculturas aparecido en el supuesto Asklepieion emporitano," *Rev. d'Arq. de Ponent* 18 (2008) p. 71-140.

17 L. Bricault (dir.), *Sylloge nummorum religionis Isiacae et Sarapiacae* (Paris 2008) p. 229.

Sont ensuite convoquées les sources littéraires (p. 163-169), en particulier Diodore de Sicile, Plutarque et surtout Apulée, pourtant peu explicites sur l'organisation des sanctuaires isiaques et bien délicates à utiliser, car susceptibles d'être aisément surinterprétées si on ne les replace pas en contexte. On pourra ne pas toujours suivre les auteurs dans leur volonté de faire d'Apulée la source littéraire par excellence, quand d'autres textes (de Pausanias, de Clément d'Alexandrie, de Porphyre, etc.) auraient pu s'avérer plus pertinents. On peut en outre se demander pourquoi consacrer à l'initiation isiaque un aussi long développement inspiré du texte apuléen, sans d'ailleurs s'appuyer sur les études les plus solides sur le sujet; ainsi, aucun des riches travaux publiés par M. Malaise dans les années 1980 n'est cité, ce qui ne manque pas de surprendre.¹⁸

C'est d'ailleurs tout le début de cette troisième partie qui pose question, et l'on peut sans doute regretter qu'elle n'ait pas consisté, plutôt qu'en une évocation incomplète et déséquilibrée de ce qu'a pu être la liturgie isiaque dans l'Occident impérial, en une présentation raisonnée des différents éléments découverts sur le site, analysés en faisant appel à tous les types de documents susceptibles de les éclairer, mais seulement à eux. Ainsi, dans la longue partie consacrée aux *comparanda* iconographiques, pourquoi évoquer à plusieurs reprises des documents qui ne sont très probablement pas isiaques, tels certaines mosaïques d'Antioche ou le prétendu *Iseum* de Cenchrées, et ne pas utiliser les peintures de l'*Iseum* de Pompéi ou les colonnes de l'*Iseum Campense*? L'analyse proposée de certains documents (peintures d'Herculanum, relief d'Arice) reste, quant à elle, parfois trop rapide. De ce point de vue, cette partie séduit moins que n'avait pu le faire, par exemple, la belle publication de l'*Isieion* d'Érétie par Ph. Bruneau en 1975.¹⁹

Ensuite, six sanctuaires isiaques, dont le caractère public demande sans doute à être démontré, servent d'éléments de comparaison dans le but de déterminer quels purent être les traits spécifiques des lieux de culte dévolus à Isis à l'époque impériale:²⁰ en Espagne, celui d'Ampurias (p. 178-184), mais peut-on raisonnablement et avec profit comparer un lieu de culte d'époque hellénistique consacré à Sarapis et un lieu de culte d'époque impériale consacré à Isis(?),²¹ en notant, qui plus est, que les dernières études publiées semblent indiquer que l'espace considéré jusqu'ici comme un *Serapeum* ne l'est peut-être pas, ce qui ruinerait une partie des comparaisons proposées; la chapelle du théâtre d'*Italica* (p. 184-186), trop brièvement évoquée et dépourvue de plan — ce qui est bien dommage, car l'accès aux rares études sur ce lieu cultuel n'est pas toujours aisé;²² mais aussi, plus lointains, ceux de Pompéi (p. 186-193), de Sabratha (p. 193-197), dont je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'un *Iseum* et non d'un *Serapeum*, malgré le titre de l'ouvrage de G. Pesce, de l'acropole de Cyrène, dédié à Isis et à Sarapis (p. 197-199) et de Dion, en Macédoine (p. 199-202), site remarquable dont on attend toujours la publication.

On retiendra avec les auteurs la situation stratégique du sanctuaire, à la fois en position dominante, sur la terrasse du forum, à côté des temples dédiés à la triade capitoline, et à proximité de la rue dite "à colonnes" qui conduit à la mer. Même entouré de hauts murs, il se révèle en fait ouvert sur l'intérieur et sur l'extérieur, parfaitement intégré à la vie publique de la cité dès l'époque flavienne et immédiatement accessible à ceux qui débarquent au port. L'onomastique des habitants de Belo et leurs pratiques funéraires témoignent de la diversité des populations qui fréquentèrent ou vécurent dans cette cité portuaire. Isis, à Belo, se révèle donc à la fois une

18 Citons simplement, à titre d'exemple, M. Malaise, "La piété personnelle dans la religion isiaque," dans H. Limet et J. Ries (éds.), *L'expérience de la prière dans les grandes religions* (Louvain-la-Neuve 1980) p. 83-117; "Contenu et effets de l'initiation isiaque," *AntCl* 50 (1981) p. 483-498; "L'expression du sacré dans les cultes isiaques," dans J. Ries (éd.), *L'expression du sacré dans les grandes religions* (Louvain-la-Neuve 1986) p. 25-107.

19 *Le sanctuaire et le culte des divinités égyptiennes à Érétie* (Leiden 1975).

20 Sur cette question, on consultera avec profit F. G. Naerebout, "The temple at Ras el-Soda. Is it an Isis temple? Is it Greek, Roman, Egyptian, or neither? And so what?," dans Bricault *et al.* (supra n.12) p. 506-554.

21 P. 178, les auteurs notent par ailleurs qu'à Pompéi, comme à Belo, sur la foi des inscriptions qui y furent retrouvées, les deux temples sont exclusivement dédiés à Isis, ce qui est possible, et insistent sur cette originalité car il y aurait dans le monde romain plus de *Serapea* que d'*Isea*, ce qu'il faudrait démontrer.

22 L'étude la plus complète à ce jour est celle de R. Corzo Sánchez, "Isis en el teatro de Itálica," *Boletín de Bellas Artes* 19 (1991) p. 123-148.

divinité favorisée par le pouvoir central romain et vénérée des gens de mer. Je m'écarterai donc ici des conclusions de Dardaine et Lancha, pour qui l'édification de ce sanctuaire relève davantage de l'influence d'une communauté d'Isiaques qui aurait entretenu des liens avec la Maurétanie, la Sicile, le sud de l'Italie et la Méditerranée orientale que de la romanisation de la province de Bétique. Certes, il est raisonnable de penser que la vie du sanctuaire, deux siècles durant, n'a pu qu'exprimer l'adhésion réelle de ceux qui le fréquentèrent; mais il me semble que l'impulsion initiale, à Belo comme à Bénévent, Mayence ou ailleurs, est à chercher dans la politique religieuse des Flaviens.

Pour finir, Dardaine et Lancha s'attachent à reconstituer la vie du sanctuaire, en s'inspirant beaucoup d'Apulée. Si l'on ne sait finalement presque rien du fonctionnement de ce lieu de culte précis, faute d'une documentation locale éclairante, on peut assez aisément imaginer qu'on y célébrait tant le culte divin journalier que les deux grandes fêtes de printemps et d'automne, le *Navigium Isidis* ayant dû avoir, dans ce site portuaire prospère, une résonance toute particulière. On demeurera toutefois plus prudent sur l'hypothèse visant à admettre la présence de prêtres éthiopiens au moment de l'introduction du culte dans la cité, nulle preuve matérielle ne permettant de la soutenir. La présence d'un clergé permanent, séjournant à l'intérieur du sanctuaire, mérite d'ailleurs d'être posée, tant les pièces P1-P3 sont exigües. Quant aux membres de la communauté, les trois seules inscriptions ne permettent guère d'en dresser un tableau. Tout au plus peut-on constater qu'ils ont dû appartenir à des milieux sociaux bien différents et estimer qu'à Belo comme ailleurs se confirme l'intérêt porté à la déesse non seulement par des dévots de petite condition, mais aussi par les couches supérieures d'une société urbanisée et romanisée, séduites par un culte protégé par le pouvoir impérial, et par des gens riches qui, ne bénéficiant pas de la plénitude des droits sociaux, se seraient tournés vers les *peregrina sacra* pour manifester leur intégration à la romanité.

Quelques remarques de détail, glanées ici et là:

Dans l'utilisation des calendriers (p. 177-178), la bibliographie n'est pas à jour (Malaise, Versluys, Koemoth) et certaines identifications sont sujettes à caution.

Il est peu probable, malgré H. Stern, que la peinture d'Ostie évoquée p. 177 ait un quelconque rapport avec le *Navigium Isidis*.²³

Je ne suis pas sûr non plus que les *Isea* hellénistiques aient été tous nécessairement inspirés du "modèle du genre", l'*Iseum* d'Alexandrie, comme il est avancé p. 183.

À propos de l'*Iseum* d'Herculanum, on verra désormais la riche étude de V. Gasparini à paraître dans *Pallas*. P. 199-202, à propos des inscriptions de Dion, nulle référence n'est faite au *RICIS*, parfois cité, parfois non, au fil du volume. Le très curieux relief de Dion représentant Isis en buste est analysé par P. Christodoulou dans le deuxième volume à paraître de la *Bibliotheca Isiaca*, avec une interprétation différente.

P. 203, les auteurs notent que le culte d'Isis est le seul "culte étranger" à disposer, dans le municipe, d'un temple propre. Si celui-ci, comme je le crois, date bien du début de l'époque flavienne, il ne faut pas s'en étonner, sa fondation participant d'un grand mouvement favorisé par la volonté du nouveau princeps.

P. 218, il est indiqué qu'en divers lieux, comme à Cyrène ou à Dion, Isis a succédé à d'autres divinités, mais qu'à Belo rien ne l'indique. Pourtant, les fouilles ont montré que l'*Iseum* ici étudié s'était élevé sur un bâtiment plus ancien, qui a pu être déjà un lieu de culte, et pas nécessairement isiaque.

P. 241, il faut lire Ermanno et non Ermann Arslan et, partout, Tran tam Tinh et non Tran Tam Tinh.

Une Conclusion fait office de synthèse (p. 217-219). L'ouvrage s'achève par un triple Résumé (français, castillan et anglais) suivi de 5 index (géographique, des matières, onomastique, des sources épigraphiques et littéraire). On ne peut que remercier les auteurs de nous avoir donné ce volume extrêmement riche, superbement illustré et très évocateur grâce à ses nombreux plans et restitutions, un volume qui offre désormais, pour l'Occident, un point de référence obligé pour quiconque s'intéresse aux cultes isiaques. Espérons que d'autres sanctuaires dévolus à la *gens isiaca* connaîtront bientôt le même sort, nous permettant ainsi de comprendre davantage comment elle se diffusa et prospéra, sept siècles durant, d'un bout à l'autre de la Méditerranée.

bricault@univ-tlse2.fr Université de Toulouse II-Le Mirail, UFR d'Histoire, Arts et Archéologie

23 Cf. L. Bricault, *Isis, Dame des flots* (Liège 2006) p. 141-142 et fig. 63.